Livraison 3ème | 5e SÉRIE. | Tome 2

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1895.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1895.

Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1895.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :
1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 22 Mars 1895.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

M. le Président, au nom du comité d'examen, annonce que ce comité s'est réuni pour examiner les manuscrits du concours de 1894. Sur les six manuscrits reçus, le comité a accordé le prix à un travail dont la supériorité

est incontestable et des mentions honorables à deux autres manuscrits. Chargé par ses collègues de préparer le rapport, il s'excuse de ne pas l'avoir fait, mais il le soumettra à l'Athénée à sa prochaine séance.

Le Secrétaire de son côté, s'est occupé de la salle et en a obtenu l'usage pour le dimanche, 28 avril. L'Athénée décide alors que la séance publique annuelle aura lieu le dimanche 28 avril 1895.

Messieurs J. Numa Augustin et Edgar Grima sont priés de s'occuper de la partie musicale de la fête et de présenter leur rapport à la prochaine réunion de la société.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. G. B. d'Anglade qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

L'Athénée décide que la prochaine séance aura lieu le 5 avril, au lieu du 12, vendredi saint.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 5 Avril 1895.

Présidence de M. le Dr. Gustave Devron.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 22 mars 1895 est lu et adopté.

M. J. Numa Augustin promet, pour la prochaine réunion, de faire à ses collègues la lecture de quelque article intéressant.

Les rapports suivants sont acceptés à l'unanimité:

MM. Augustin et Grima qui composent le comité chargé de la partie musicale du programme pour la

séance annuelle, le dimanche 28 avril, annoncent à la société qu'ils se sont assuré les services :

1°. De Mlle Eda Flotte, pianiste distinguée, élève de Mme Samuel ; et 2°. de Mlles Evelyne Lacoste et Jeanne Bermudez et de M. Jos. Durel pour le chant.

A ce moment, M. Alcée Fortier, président, prend la présidence de la séance, et il dit qu'il a donné à Natchitoches, quatre conférences sur l'histoire de la Louisiane et sur la langue française ; de plus, il est heureux de pouvoir annoncer à ses collègues que le bureau d'éducation de l'Etat, dont il fait partie, a autorisé l'établissement de quatre nouvelles écoles supérieures dans les différentes paroisses de l'Etat, et que sur motion faite par lui, le bureau a aussi établi un cours de langue française dans chacune de ces écoles.

Les membres présents offrent leurs remerciements au Président pour ses efforts et le zèle qu'il déploie afin d'arriver au but que s'est proposé l'Athénée.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 26 Avril 1895.

Présidence de M. Alcée Fortier.

A six heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 5 avril 1895.

M. le Président lit ensuite le rapport du comité d'examen pour le concours, lequel rapport est accepté à l'unanimité.

M. d'Anglade se fait excuser, par lettre, de ne pouvoir assister à la séance, mais il envoie les noms de MM.

L. N. Brunswig, A. Breton et H. Percy Guy, comme nouveaux membres.

M. Rouen propose qu'on suspende les règlements et que ces trois messieurs, recommandés par MM. G. B. d'Anglade et Alcée Fortier soient élus par acclamation, membres actifs.

Cette proposition est mise aux voix et adoptée.

Le Secrétaire donne ensuite lecture d'un joli travail de Mlle Marie Dumestre, lauréate du concours de 1893, intitulé : " Le Parfum et le Souvenir." Comme tout ce qu'écrit Mlle Dumestre, ce travail est très poétique et le style en est gracieux et facile.

C'est avec reconnaissance que l'Athénée reçoit les écrits de ses lauréates, et la Société espère que les autres lauréats et lauréates suivront le bon exemple donné par Mlle Dumestre.

Le Secrétaire annonce que tout est prêt pour la séance publique annuelle, le dimanche 28 avril.

A neuf heures l'ajournement est prononcé.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE.

CONCOURS DE 1894.

L'Athénée Louisianais ne peut que se féliciter du succès de la séance publique de 1895. Le 28 avril une foule nombreuse se réunissait à la salle de l'Union Française et applaudissait la partie artistique et la partie littéraire du programme. Après la lecture du rapport du comité d'examen et du manuscrit couronné, M. le Président annonça le nom de la lauréate du concours de 1894, Mlle Marie Thiberge. La lauréate n'é-

tant pas présente, M. Fortier, président, et M. Rouen, secrétaire perpétuel, se rendirent chez Mlle Thiberge et lui présentèrent la médaille d'or de l'Athénée Louisianais.

PROGRAMME

1—Allocution - - Prof. A. FORTIER, Président
2—Tarantelle - - - - - - - - - - - - Liszt
Mlle EDA FLOTTE
3—Rapport du Comité d'Examen, - Dr. G. DEVRON
4—Cavatine, " Mon cœur s'ouvre à ta voix,"
Samson et Dalila - - - - Saint-Saens
Mlle EVELYNE LACOSTE,
accompagnée par M. P. BRUNET.
5—Lecture du Manuscrit - - M. BUS. ROUEN
6—La Femme, "Chansonnette" - - - * * *
M. JOSEPH DUREL,
accompagné par Mlle L. TESTARD.
7—L'Etoile - - - - - - - - - - - Faure
Mlle JEANNE BERMUDEZ,
accompagnée par Mme HENRI FARJAS.
8—Présentation de la Médaille.

Allocution de M. Alcée Fortier, Président.

Mesdames et Messieurs :

L'Athénée Louisianais est entré, en janvier dernier, dans la vingtième année de son existence. Il y a dans notre Etat des sociétés littéraires fondées bien avant la nôtre, mais aucune n'a eu une carrière aussi continue. Depuis près de vingt ans notre œuvre dure sans un moment d'interruption, sans un instant de défaillance, et nous sommes persuadés qu'elle durera longtemps

encore, qu'elle durera toujours, car il ne manquera jamais en Louisiane d'hommes qui ont le respect des ancêtres, de la patrie de ceux-ci, de leurs institutions et de leur langue.

Les fondateurs de l'Athénée ne sont plus; ils ont dignement rempli leur tâche, et d'autres leur ont succédé. A notre séance publique de l'année dernière je vous disais, Mesdames et Messieurs, les regrets que nous faisait éprouver l'absence de notre ami, M. le Dr. Alfred Mercier, couché, nous le craignions, sur son lit de mort. En effet, quelques jours après notre séance, nous eûmes la douleur de perdre notre premier secrétaire perpétuel, le père de notre société. Le Dr. Mercier mourut dans un âge avancé, et sa vie fut toute d'honneur et de travail. Personne n'aima la Louisiane davantage, personne n'aima l'Athénée davantage. Il fut un de mes meilleurs amis, et quoique j'aie déjà prononcé son oraison funèbre à une séance spéciale de notre société, je crois qu'il est de mon devoir d'adresser encore un hommage à la mémoire de cet homme de bien. Le Dr. Mercier me parlait souvent de sa mort prochaine, et il me répétait ce que nous savons tous et ce qui est si vrai: "les hommes passent, mais les idées et les principes restent." Il désigna lui-même son successeur, et nous ne fîmes que confirmer son choix lorsque nous élûmes M. Bus. Rouen secrétaire perpétuel. Le zèle, l'énergie et le talent de M. Rouen vous sont bien connus, et j'espère que vous seconderez ses efforts et ceux de tous nos membres pour que nous puissions arriver au but que nous nous proposons.

Vous verrez par le rapport du comité d'examen que nous avons reçu un plus grand nombre de manuscrits que l'année dernière et que plusieurs de ces manuscrits sont très bien écrits. Le concours de 1894 a donc réussi, et nous aurons à décerner aujourd'hui une mé-

daille d'or au vainqueur dans cette lutte de l'esprit, lutte aux armes courtoises et que nous saluons tous de nos applaudissements. Au mois de juin dernier nous avons décerné trois médailles d'or à de jeunes étudiantes dans les écoles de notre ville. Nous avons aidé à l'établissement de cours de français dans différentes paroisses de l'Etat, enfin nous avons continué régulièrement la publication de nos Comptes-Rendus. Voilà, Mesdames et Messieurs, quels ont été nos travaux depuis notre dernière séance publique. Nous vous faisons ce rapport, parce que nous savons que vous vous intéressez à notre œuvre, qu'elle est la vôtre en réalité. Votre présence ici aujourd'hui est un encouragement pour nous et nous vous en remercions. Soyez persuadés que vous êtes toujours les bienvenus à toute fête de l'Athénée Louisianais.

Rapport du Comité d'Examen.

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Le Comité d'examen pour le concours de 1894 a l'honneur de vous faire le rapport suivant :

Six manuscrits ont été adressés à l'Athénée, et le comité est heureux de vous annoncer que trois de ces manuscrits ont un mérite littéraire réel et que les trois autres se recommandent par un travail consciencieux.

Le sujet du concours, " Jeanne d'Arc dans l'Histoire et la Littérature," devait être populaire dans notre Louisiane, où l'on comprend si bien l'héroïsme et le patriotisme, et l'histoire de la sainte et sublime guerrière de Domrémy a toujours vivement touché tout cœur

louisianais. Nous remercions sincèrement les concurrents d'avoir répondu à notre appel, et nous les invitons à entrer encore dans l'arène l'année prochaine.

Nous désirons faire quelques remarques au sujet des manuscrits : Il nous semble que l'auteur du travail portant pour devise : "La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt," a été prolixe et qu'il est entré dans des détails historiques n'ayant qu'un rapport très indirect avec le sujet de sa composition. Quant à la seconde partie de son ouvrage elle n'a aucun rapport avec le rôle de Jeanne d'Arc dans la littérature. L'auteur a fait un résumé de la littérature de l'Europe du temps de Jeanne d'Arc et s'est ainsi écarté entièrement de son sujet.

"Tout pour Dieu, l'honneur et la patrie." Ce manuscrit se recommande par le style, qui est parfois poétique, mais nous appelons l'attention de l'auteur sur la ponctuation incorrecte et sur quelques erreurs de syntaxe. Dans un concours littéraire il faut que la langue soit bonne aussi bien que le style.

"Fais ce que dois, advienne que pourra." Ce travail est un bon résumé historique, mais ce n'est qu'un résumé, parfaitement correct, cependant. Il y manque la force et l'animation.

"Ce que femme veut, Dieu le veut." Le comité a lu ce manuscrit avec grand plaisir et en a admiré la langue correcte et le style simple et gracieux. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas approfondi son sujet davantage. Sa composition est trop courte et incomplète dans la seconde partie. Le comité trouve que ce manuscrit mérite une mention honorable.

Nous accordons aussi une mention honorable au manuscrit portant pour devise, "La vie est un combat dont la palme est aux cieux." Ce travail est bien écrit et

correct et suffisant au point de vue historique. Il est fâcheux que l'auteur n'ait consacré que quelques lignes à la seconde partie du sujet, et que sa composition, comme celle qui porte pour devise, " Ce que femme veut, Dieu le veut," soit incomplète. Les deux manuscrits, cependant, ont du mérite, et nous espérons que les mentions honorables que nous leur décernons encourageront les auteurs à concourir de nouveau.

Le comité décerne la médaille d'or à l'auteur du manuscrit portant pour devise cet admirable vers de Soumet :

" Qui meurt pour son pays monte plus vite à Dieu."

Le style de cette composition est charmant, et l'auteur y fait preuve d'érudition et de travail. Dans cet ouvrage on voit réellement " Jeanne d'Arc dans l'Histoire et la Littérature."

ALCÉE FORTIER, Président et Rapporteur,
BUS. ROUEN,
GUSTAVE DEVRON, M. D.

Manuscrit de Mlle Marie Thiberge, *Lauréate.*

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE.

" Toutes les nations," dit Lamartine, " ont dans leurs annales quelques-uns de ces miracles de patriotisme dont une femme est l'instrument dans les mains de Dieu. Quand tout semble perdu dans une cause nationale, il ne faut pas désespérer encore, s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme."

Ces éloges pompeux dédiés aux femmes ne peuvent mieux s'appliquer qu'à la pure, brave et généreuse

Jeanne d'Arc; car parmi tant de héros qui se sont levés au soleil de chaque siècle, cette jeune fille brille d'un éclat sans égal. Seule, elle reste la personnification du génie national, réunissant en elle le courage du soldat, le dévouement du patriote, la douceur d'un saint et la constance d'un martyr. "Je cherche en vain," disait Monseigneur Pie, "ce qui pourrait manquer à mon héroïne, tous les dons divers s'accumulent sur sa tête; il n'y a pas une pierrerie à joindre à sa couronne."

Aussi, à travers les siècles, sa mémoire nous est parvenue chargée des hommages de toutes les générations. Depuis quatre cents ans, les historiens la louent, les troubadours et les poètes la chantent, et font vibrer en son honneur les notes suaves et harmonieuses de leur luth fleuri.

Charmées et encouragées par ce concert de louanges, le cœur rempli d'un touchant enthousiasme nous, timides Louisianaises, voulons aussi offrir un hommage reconnaissant à la libératrice de la France. Nous sommes vraiment heureuses de répondre à l'appel de l'Athénée Louisianais, et nous le remercions d'avoir choisi un sujet si noble, si touchant, si digne de la France, mère patrie de notre chère Louisiane.

Ouvrons d'abord l'histoire et lisons les pages glorieuses où elle a tracé en traits immortels la vie et les actes de cette petite fille des champs, de cette vierge chrétienne qui avait reçu la mission de sauver sa patrie et qui l'a accomplie avec tant de foi, de vertu, de confiance en Dieu.

En 1422, lorsque Charles VII monta sur le trône de France, il ne restait plus aux descendants de Saint Louis que les provinces du sud de la Loire. L'envie, la jalousie et la lâcheté avaient semé partout l'invasion, les divisions et l'anarchie. La France qui

avait jadis écrit de son épée victorieuse, sur le livre d'or de ses destinées, les noms de Tolbiac, de Poitiers, de Vouillé, de Saintes, de Taillebourg; la France, épuisée par les désastres de la guerre de cent ans, se débattait comme dans les déchirements et les angoisses de l'agonie. Les peuples étrangers se demandaient si elle existait encore ou du moins si le royaume de Philippe-Auguste et de Saint Louis aurait un lendemain.

" Sur les champs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt le glaive anglais avait fauché, sanglante moisson, les plus belles fleurs de la chevalerie française, la capitale était perdue, et sur la terre de France, de Calais à Bordeaux, de la Manche à la Loire, au lieu du drapeau aux fleurs de lys d'or, flottait, étendard sinistre, le léopard de l'Angleterre." Avec la guerre tous les fléaux qu'elle amène, la peste, la famine, s'étaient abattues sur ce malheureux pays et y promenaient partout l'épouvante et la mort. Des divisions intestines entre ses propres enfants avaient mis la France en lambeaux: deux factions rivales, les Bourguignons et les Armagnacs se disputaient l'appui de l'étranger et livraient à l'Angleterre le sol de la patrie.

Toute cette suite de malheurs avait conduit le père de Charles VII à la tombe et " lorsque sous les voûtes sonores de Saint Denis, au milieu des tombeaux de vingt rois, le héraut acclamait pour roi de France Henri VI d'Angleterre, les morts seuls tressaillirent; ce soufflet sur la joue de la France n'avait point fait bondir le cœur de ses enfants. Les funérailles de la monarchie étaient bien les funérailles de la patrie." Le droit sacré du dauphin, appelé dérisoirement le roi de Bourges, était foulé aux pieds et la France était Anglaise; jamais honte pareille n'avait été infligée à la nation. "Le patriotisme, ce dernier refuge, cet inviolable asile des

peuples, cette flamme immortelle qui peut tout ranimer et tout ressusciter, le patriotisme était éteint; pour la France ce n'était plus seulement la mort, c'était le déshonneur."

Il y avait bien encore une ville qui se défendait héroïquement, Orléans, la fidèle, que protégeaient trois grands capitaines, Dunois, Lahire et Xaintrailles, mais après sept mois d'une lutte gigantesque où tous ses enfants s'étaient signalés par des prodiges d'intrépidité, de valeur et par une fermeté et une constance que rien n'avait pu ébranler, ses jours étaient comptés, et Orléans, la clef de la France méridionale, allait succomber sous les coups des Anglais. Impuissant à sauver son peuple accablé par tant de revers, abandonné par la fortune, isolé de plus en plus dans son château de Chinon, Charles VII songeait à se retirer dans les montagnes de l'Auvergne ou dans le Dauphiné, ou même sur la terre étrangère. Il était au moment d'abandonner ses droits et de sceller la tombe de la monarchie quand une pauvre petite bergère vint tout à coup relever ses espérances abattues, s'engager à délivrer Orléans, et à le mener ensuite à Reims, pour y recevoir l'onction royale.

Jeanne d'Arc, ainsi s'appelait cette vaillante héroïne, naquit à Domrémy l'an 1412, en la fête de l'Epiphanie.

Son père, Jacques d'Arc, était né à Séfond, village de Champagne, et sa mère Isabelle Romée, nom commémoratif que prenaient souvent au moyen âge ceux qui avaient fait le pèlerinage de Rome, était né à Vouthon, près Domrémy.

C'étaient de simples laboureurs n'ayant avec leur chaumière qu'un bien petit patrimoine, mais considérés dans leur pauvreté, et se faisant remarquer de tous par leur vie vraiment chrétienne. Ils eurent trois fils: Jacques, Jean et Pierre, et deux filles Jeanne et Catherine.

La légende raconte que la nuit où Jeanne vint au monde, les gens du peuple avaient, sans savoir pourquoi, senti une vive allégresse ; qu'ils couraient çà et là demandant ce qu'il y avait de nouveau, que les oiseaux avaient fait entendre des chants inaccoutumés, et que pendant deux heures on les vit battant de l'aile comme présage de cet événement.

Il est un peu difficile de garantir l'authenticité de ces récits merveilleux dus probablement à la vive imagination du peuple déjà excitée par les prophéties de Merlin. Ce qu'on ne peut cependant révoquer en doute ce sont les principes de religion et de moralité sévère qui régnaient dans la chaumière du laboureur Jacques d'Arc.

L'amour du travail fut de bonne heure imprimé dans le cœur de ses enfants, et Jacques d'Arc avait pour devise, inscrit en capitales au-dessus du hameau, " Vive Labeur." Ces deux mots furent, pendant toute sa vie, la maxime de Jeanne.

Rien de plus frais, de plus suave, de plus pur que le matin de cette vie. Sous le toit paternel, à l'ombre de l'Eglise, au milieu des prairies embaumées, l'enfance de Jeanne s'écoule paisible, laborieuse, elle aime tout ce qui souffre, elle est douce et bonne aux indigents. Elle ne sait ni lire ni écrire mais excelle dans les travaux à l'aiguille, et lorsque plus tard, à Rouen, elle est interrogée sur ses aptitudes, elle ne craint pas de dire, qu'elle peut, sur ce point, rivaliser avec les meilleures ménagères dans l'art de coudre et de filer.

Jeanne partageait aussi les occupations de son père et de ses frères, promenait comme eux la herse dans les champs, portait la nourriture aux animaux et les menait paître sur les rives de la Meuse.

Pendant qu'elle gardait les brebis, dit la légende dorée, le loup jamais ne mangea ouaille de son troupeau,

et quand elle était bien petite, les oiseaux des bois et des champs venaient manger son pain, dans ses mains.

Quoique Jeanne ne fût ni danseuse ni folâtre, elle prenait souvent part aux jeux des fillettes du village, et Mengette, sa petite amie, raconte que Jeanne alla souvent au Bois Chenu avec elle pour y danser des rondes. Mais souvent aussi, Jeanne se détournait au milieu de la fête et allait suspendre des couronnes et des guirlandes à l'image de Notre Dame de Domrémy.

Sa grande piété était connue de tous, et les bons villageois l'avaient surnommée "la Pucelle, ou la Petite Vierge." Jeanne aimait le son des cloches et bien souvent on la vit porter des gâteaux au vieux sonneur afin qu'il redoublât de zèle et sonnât plus fort et plus longuement.

"Née sous les murs de l'Eglise et nourrie de légendes, Jeanne fut une légende elle-même rapide et pure, de la naissance à la mort." Son maintien, ses paroles, ses actions n'avaïent rien d'affecté mais, qui l'aurait observée attentivement, aurait deviné en elle quelque chose de surnaturel.

Le penchant qu'elle avait pour la méditation, ses prières faites à l'écart tandis que ses amies jouaient, sa nature éminemment poétique dans sa rustique simplicité, tout cela indiquait quelque vocation mystérieuse.

Cependant, ce recueillement ne l'empêchait pas d'écouter avec une anxieuse avidité ce qu'on racontait des malheurs de la France. "Les récits qu'elle entendait faire tous les jours par les moines, les soldats, les pèlerins et les mendiants — ces nouvellistes des chaumières en ces temps-là — remplissaient son cœur de compassion pour le gentil Dauphin."

Un jour d'été, à midi, comme elle priait à l'ombre dans le jardin, elle entendit du côté de l'Eglise, au milieu

d'une grande clarté, une voix mystérieuse qui lui disait d'être bien bonne et sage et que Dieu lui viendrait en aide pour délivrer son pays.

C'était le premier avertissement du ciel, la pauvre Jeanne fut encore plus étonnée qu'effrayée.

Quelque temps après, quand elle ouït de nouveau la voix et revit la clarté, elle aperçut au milieu d'une gloire lumineuse des figures de séraphins dont l'une avait des ailes. Jeanne sut plus tard que c'était Saint Michel, l'ange des combats, accompagné de deux vierges martyres, Sainte Catherine et Sainte Marguerite. Désormais, elle communiqua avec les esprits célestes tous les jours. D'abord les voix se bornaient à préparer Jeanne à sa mission sans la lui découvrir en entier. Elles devinrent ensuite plus pressantes et elles lui répétaient sans cesse: "Jeanne, va au secours du roi, tu lui rendras son royaume." "Va, fille de Dieu, faire lever le siège d'Orléans et conduire le Dauphin à Reims pour le faire sacrer."

Ce dialogue entre le ciel et la terre dura plus de trois ans, et Jeanne y prenait tellement plaisir que, quand les voix la quittaient, elle pleurait à chaudes larmes et souhaitait vivement les suivre.

Quand Jeanne eut seize ans, la voix de l'ange se fit entendre plus vive et plus pressante à son cœur et à ses oreilles, lui répétant sans cesse que le moment était venu d'accomplir sa mission. Jeanne aiguillonnée de plus en plus, se décida à quitter son village "dut-elle user ses jambes jusqu'aux genoux" pour aller trouver le roi avant la mi-carême.

L'oncle Durant Laxart "fut le premier croyant à sa nièce et le premier complice de son génie:" il consentit contre tous, à la conduire à Vaucouleurs dont le gouverneur, Robert de Baudricourt, eut bien de la peine à se

résoudre à l'envoyer vers le roi. Bertrand de Poulangy avec une petite mais vaillante troupe, eut l'honneur de conduire la Pucelle auprès du Dauphin.

Lorsque Jeanne parut à la cour, elle reconnut aussitôt Charles VII qui s'était à dessein confondu parmi ses courtisans. Elle lui donna de sa mission des signes qui le convainquirent et prédit alors plusieurs choses qui ne tardèrent pas à s'accomplir, entre autres qu'Orléans serait délivrée et que le roi serait sacré à Reims. Charles VII la nomma chef de guerre, lui donna une maison militaire, une armure et des chevaux pour elle et ses gens, mais l'épée, Jeanne ne voulut la recevoir que de ses saintes patronnes. On trouva l'arme mystérieuse dans la chapelle de Sainte Catherine, à Fierbois, à l'endroit indiqué par elle. C'était une vieille épée marquée de cinq croix sur la lame, qui avait jadis appartenu à un gentilhomme et qui avait été enterrée avec lui. Jeanne se fit de plus confectionner une bannière blanche semée de fleur de lis d'or portant sur une face les noms de Jésus et de Marie et sur l'autre, l'écu de France soutenu par deux anges. Ainsi armée la Pucelle se dirigea vers Orléans.

Ses vertus, son enthousiasme, les preuves qu'elle donnait d'une mission divine relevèrent tous les courages, et les plus vaillants capitaines se jetèrent à sa suite. Partie de Blois le 28 avril à la tête de quatre mille hommes, elle était le lendemain à Orléans. "A sa vue," dit un chroniqueur, "la ville se sentit réconfortée et comme désassiégée." En quelques heures les Français s'en rendirent maîtres et, quatre jours après, il n'y avait plus un Anglais sur la place : tous avaient fui devant la bannière de Jeanne comme des moutons devant la houlette.

" Le 8 mai, après la prise des Tourelles, une immense procession se déroula dans la vallée, puis l'enveloppa

comme un diadème de bonheur, de reconnaissance et de liberté. C'est la cérémonie du sublime annuaire, qui se perpétue depuis lors et se perpétuera dans les siècles, à moins que le dernier de la France ne soit près de finir."

Après cette action d'éclat où elle avait déployé autant de courage et d'habileté que les plus renommés capitaines, personne ne douta plus des promesses de la Pucelle d'Orléans. Le peuple français la suivait en foule, les soldats se groupaient, avec amour et enthousiasme, sous la bannière de Jeanne, " qui portait partout la victoire dans ses plis."

Cependant, au milieu des acclamations de tout le peuple, de la France entière qui s'inclinait à sa voix, Jeanne resta toujours compatissante, simple et bonne, n'ambitionnant pour toute récompense qu'une place au paradis. Le roi voulut la combler d'honneur, Jeanne refusa tout et ne demanda que l'abolition des impôts pour Domrémy et Greux, ses villages chéris. Ainsi, au milieu des bruits des camps, l'humble bergère pensait à sa première enfance et se souvenait de son pays pour lui faire du bien.

En la voyant si brave pendant la bataille et si modeste après, si pieuse toujours, les chefs de guerre avaient cessé de la jalouser. Tous lui rendaient maintenant justice.

Cependant, Orléans étant délivrée, il fallait, selon sa promesse, conduire Charles VII à Reims pour le faire sacrer. Elle se remit en marche et entama la brillante campagne de la Loire qui fut plutôt une marche triomphale qu'une expédition militaire. Chalons, Meung, Jargeau, Troyes, etc., ouvrirent leurs portes et Jeanne vola, avec ses soldats enthousiasmés, de victoire en victoire jusqu'à la cité du sacre.

A Chalons, Jeanne eut la joie de voir les gens de son pays qui étaient venus la saluer au passage " et contem-

pler à la tête des armées la jeune fille qu'ils avaient vu grandir si modeste et si douce au milieu d'eux Jeanne les accueillit avec sa bonté accoutumée, d'une manière affectueuse et simple, comme sous le toit paternel. Les souvenirs du village et les affections de la famille reparaissaient toujours dans sa gloire et ses malheurs."

Lorsque Charles VII ne fut plus qu'à quatre lieues de Reims, une députation du clergé et du peuple vint remettre à ses pieds les clefs de la ville. Le roi entra à Reims avec une pompe inouïe, entouré de ses plus illustres capitaines, escorté de sa brillante armée et guidé par Jeanne que tous saluaient comme l'ange de la délivrance. L'enthousiasme était au comble, les foules attendries s'agenouillaient devant leur libératrice; on baisait ses mains, ses vêtements, les soldats cherchaient à lui faire toucher leurs armes pour les rendre invincibles et on la conduisit triomphalement jusqu'à la vieille basilique.

Jeanne, en habit de guerre, sa bannière blanche en main, resta debout auprès du roi pendant toute la cérémonie du sacre, qui fut accomplie de point en point, comme aux plus belles époques de la monarchie, mais avec un degré d'émotion et d'enthousiasme qui rappelait le jour où le fier et brave Sicambre courba le front sous la main de Saint Remy. " Une formidable acclamation de joie, le tressaillement de tout un peuple où semblaient concentrées et déborder avec une puissance irrésistible les gloires des anciens temps et celles de l'avenir, ébranla les voûtes de la Cathédrale. "

C'est ainsi que dans moins de trois mois Jeanne sauvait l'honneur national en donnant à Charles VII un royaume et à la France un roi français. Le bras d'une jeune fille de dix-huit ans avait rendu à l'épée de Fierbois tout son ancien éclat sans la tacher d'une seule goutte de sang

ennemi, car si Jeanne avait l'ardeur de l'aigle elle avait aussi la douceur et la simplicité de la colombe, soignant les blessés et " aimant bien son épée mais aimant encore quarante fois plus son étendard."

Pendant la cérémonie du sacre, l'émotion avait gagné tous les cœurs: Jeanne pleurait à chaudes larmes et tous les seigneurs pleuraient avec elle, mais quelqu'un dans l'assemblée versait des larmes plus douces que tous les autres : c'était un paysan courbé moins par l'âge que par le travail, c'était Jacques d'Arc, le père de la libératrice, qui venait la presser sur son cœur, l'admirer à longs traits et lui donner sa bénédiction.

Les douleurs de la séparation succédèrent au bonheur de cette rencontre et, après la cérémonie, "Jeanne commença à sentir ce doute de l'avenir qui saisit l'héroïsme, le génie, la vertu même, quand ils ont achevé la première moitié de toute grande œuvre humaine, la montée et la victoire, et qui ne leur reste plus que la seconde moitié, la descente et le martyre."

Elle suspendit son armure blanche et son épée sur le tombeau de Saint Denis dans la basilique et, se jetant aux pieds du roi, le supplia tout en larmes de lui permettre de retourner chez ses parents et d'y reprendre ses premiers emplois. Le roi fut touché du désintéressement de Jeanne, mais il ne put consentir à sa retraite ; il la conjura d'achever son ouvrage en chassant les Anglais du royaume. Jeanne se laissa fléchir, mais cette troisième promesse ne devait s'accomplir qu'après que Dieu aurait posé sur son front déjà si resplendissant, la plus belle couronne des héros, celle du martyre. "Il lui restait à souffrir, à mourir pour son roi, pour sa patrie, pour son Dieu."

"Jeanne d'Arc," disait un historien, " serait moins grande, Jeanne d'Arc n'existerait pas, si son existence

n'avait pas été consacrée par l'immolation, si le bûcher n'était pas le piédestal de sa gloire."

Bientôt Jeanne va rentrer dans les sombres avenues de ce drame qui s'ouvre par la trahison de Compiègne et qui doit aboutir au bûcher de Rouen.

Jusqu'à présent les soldats de la Pucelle n'avaient combattu que pour vaincre. Le découragement avait passé dans les rangs ennemis, les Anglais battus en toute rencontre ne savaient plus que fuir, et le duc de Bedford, affecté par les succès bruyants de la Pucelle, eut besoin de toute sa prudence et de tout son courage pour n'être pas dès lors obligé d'abandonner le territoire français.

Il voulut, pour ranimer son parti, tenter un dernier effort et mit le siège devant Compiègne. A l'annonce de cette nouvelle, Jeanne vola au secours de cette bonne ville. Une lutte violente, où Français et Anglais reculaient et avançaient tour à tour s'engagea; Jeanne fit des prodiges de valeur, mais tout à coup une terreur subite s'empara de ses soldats ; son armée se débanda et dans la confusion elle fut prise. Battant en retraite et faisant face jusqu'au bout à l'ennemi, elle trouva la porte de la ville fermée par peur ou par trahison, et fut obligée de se rendre au lieutenant du Comte de Luxembourg (le 23 mai 1430.)

On la désarma violemment et on l'emmena prisonnière, au camp de Margny. Aussitôt un grand cri s'éleva qui parcourut les rangs des Bourguignons et qui devait retentir par toute la France: "Jeanne la Pucelle est prisonnière ! "

D'un côté, le deuil des populations françaises fut immense. Une morne stupeur se répandit parmi le pauvre peuple des campagnes qui avait cru que tous ses maux allaient prendre fin par les mains de cet ange libérateur.

D'autre part, la joie des Anglais et des Bourguignons fut immense et ajouta, s'il était possible, à la gloire de Jeanne d'Arc. On eût dit que l'on venait de gagner quelque grande bataille et que c'était le roi de France lui-même qui était prisonnier. Des courriers furent envoyés par toute la France pour annoncer l'heureux événement. On fit à Paris des réjouissances publiques. Chacun accourait pour voir la captive. Aux cris de triomphe se mêlèrent des injures; les insultes et les outrages accablèrent la pauvre guerrière désarmée dont on allait faire un martyr. Envoyée au château de Jean de Luxembourg, Jeanne apprit que les Anglais négociaient son extradition; elle apprit aussi que la ville de Compiègne, toujours assiégée, commençait à perdre courage. L'idée lui vint alors de se jeter en bas de la tour où elle était enfermée, espérant pouvoir prendre la fuite et voler au secours de Compiègne, ou échapper par la mort aux Anglais. Poussée par le désir de la liberté et par une patriotique compassion, comme si l'ange avait déjà ses ailes, elle s'élança de la fenêtre et vint tomber évanouie au pied du rempart.

"En revenant à elle, Jeanne parut fort repentante de ce qu'elle avait fait; mais l'impression produite par cet événement sur le sire de Luxembourg ne put être effacée par ce repentir. Craignant que dans quelque tentative pareille à celle qu'elle venait de faire, Jeanne moins heureuse, ne se tuât et ne lui fît perdre ainsi les dix mille livres offertes pour son rachat, il déclara au régent d'Angleterre qu'il était prêt à mettre Jeanne à sa disposition." L'affreux marché fut donc conclu et Jeanne fut livrée à ses bourreaux. Quelque grandes qu'aient été les obligations de Charles VII à Jeanne d'Arc, il parut l'avoir oubliée dès l'instant de sa captivité. L'histoire ne mentionne pas une tentative ayant pour but de briser

ses chaînes. C'était un silence effrayant, un mystère qui donnait le vertige.

Jeanne avait été transportée du château de Beaurevoir dans les prisons d'Arras et du Crotoy puis, de cette ville dernière, elle avait été conduite à Rouen où se trouvait alors le jeune roi Henri, pauvre enfant qu'on allait associer, sans qu'il se doutât du crime dont on tachait son innocence, au meurtre juridique qui se préparait. Arrivée à Rouen, Jeanne fut conduite dans la grosse tour où l'on avait d'avance forgé pour elle une cage de fer et dans laquelle elle était encore retenue par des chaînes aux pieds, aux mains et au cou.

L'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon, ambitieux tout dévoué à la cause des Bourguignons, s'occupa alors avec une activité derrière laquelle se faisait vivement sentir la haine des Anglais, d'assembler le tribunal qui devait juger Jeanne. " Au seuil de ce procès inique, dit Marius Sepet, monument effrayant de la méchanceté et de la lâcheté humaines, il faut écrire le vers que Dante a gravé sur les portes de l'enfer :

" Laissez toute espérance, vous qui entrez. "

Toute espérance, c'est-à-dire toute pensée de salut venant des hommes. Jeanne est irrévocablement promise au bûcher."

Jugée par des bourreaux de parti pris, sa sentence était prononcée d'avance. Elle le savait bien quand à son interrogatoire elle s'écriait avec cet accent de triste résignation : " Hélas ! hélas ! vous écrivez tout ce qui est contre moi mais ne voulez pas qu'on écrive ce qui est pour moi."

Décrire le drame de Rouen, c'est redire une des pages les plus émouvantes et les plus sublimes de l'histoire. Aussi omettrons-nous ces longs interrogatoires ou l'ineptie le dispute souvent à l'odieux. Les

réponses de la Pucelle sont dans toutes les mémoires et traverseront les siècles malgré leur mutilation. Il suffit de dire que Jeanne, forte de son bon droit, brisa les filets de leur abominable perfidie. A peine âgée de dix-neuf ans, elle se montra sublime de courage, de calme, de lucidité et de simplicité sur ce nouveau champ de bataille, confondant souvent la malice de ses ennemis et réduisant à néant les oracles du mensonge ; mais ses juges, oubliant la majesté des lois et le respect dû au malheur, la condamnèrent pour cause de sorcellerie et d'imposture à une prison perpétuelle, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, selon les termes officiels.

A la lecture de cette sentence, les Anglais furieux de voir que leur proie leur échappait, manifestèrent leur colère par des violences inouïes. Une clameur s'éleva dans la foule. Ce n'étaient point des tortures que les Anglais voulaient, c'étaient la mort de Jeanne qu'ils demandaient à grands cris.

Ils n'entendaient pas lâcher leur proie si tôt ; dans leur grossière impatience ils s'en prenaient au tribunal entier. Ayant hâte de reprendre les armes, ils se croyaient vaincus d'avance si la "sorcière" n'était brûlée. Warwick lui-même partageait les préjugés de la soldatesque. " Cela va mal pour le roi, disait-il, cette fille nous échappe." " Eh! soyez tranquille, répondit l'évêque, elle n'est pas encore sauvée et nous la retrouverons bien ! "

En effet, huit jours après, sur l'accusation d'une prétendue désobéissance, Jeanne était jugée comme hérétique relapse et condamnée à la peine du feu. On fixa au lendemain le jour du supplice (30 mai 1431.)

De grand matin, Jean Massieu pénétra dans la prison. Il cita la Pucelle à comparaître, à huit heures, devant ses juges, sur la place du vieux Marché pour s'entendre

publiquement retrancher du monde des fidèles et être livrée au bras séculier. Jeanne comprit alors qu'elle était perdue. L'instinct de la vie se révolta en elle, avec toute la force, tout le désespoir de ses vingt ans. Les sanglots soulevèrent sa poitrine et les larmes inondèrent son visage. " Elle fut femme, elle fut enfant devant le feu. "

Cependant, aussitôt que la première douleur se fut exhalée, le pur éclat de son âme sainte et soumise à Dieu brilla à travers ses larmes comme le soleil se dégage des tempêtes et des nuages de la nuit. Dès lors son esprit se détachant des soins de la terre se tourna uniquement vers ses amis du ciel : elle se recueillit et pria jusqu'à ce que le cortège de mort vînt la conduire au bûcher.

Déjà l'échafaud était levé sur une des places publiques de Rouen. Plus de dix mille spectateurs se pressaient pour la voir mourir. La petite bergère traversa lentement cette multitude avide d'émotions cruelles, et pendant tout le trajet ne cessa de verser des larmes. De temps à autre elle s'écriait : " Rouen, Rouen, est-ce ici que je dois mourir ? "

L'émotion gagna alors le peuple qui l'entourait et soudain s'éleva dans les airs un concert de gémissements et de sanglots ; le Cardinal de Winchester pleurait, Pierre Cauchon lui-même pleurait, et beaucoup s'enfuirent pour n'en pas voir plus long.

Il y eut un sermon dans lequel Nicolas Midi fit Jeanne boire son calice jusqu'à la lie, puis Cauchon prononça la sentence qui pèse si péniblement sur son nom.

On entraîna Jeanne vers le juge séculier qui ne put, à force d'émotion, prononcer la sentence ; il fit seulement signe de la main en disant au bourreau, " Menez, menez."

Jeanne reprit alors son courage, monta sur le bûcher,

se mit à genoux et épancha son âme tout entière en prières.

En ce moment d'agonie cruelle, sa pensée alla peut-être chercher ce roi ingrat pour lequel elle allait mourir, et qui l'avait délaissée dans ses malheurs, mais elle ne laissa jamais échapper aucune plainte contre lui. Il y a des silences qui sont éloquents, celui de Jeanne fut sublime!

Elle baisa avec amour et serra contre son cœur, une croix rude qu'on lui avait apportée. Elle pardonna à ses ennemis—pardon, dit Henri Martin, qui embrassait deux rois et deux royaumes—et regardant la foule silencieuse qui l'entourait, elle s'écria: "Rouen, Rouen, j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort!" Soudain, elle poussa un cri d'angoisse; le feu l'avait atteinte. "De l'eau, de l'eau, dit-elle."

Au milieu des flammes l'héroïque jeune fille continua de prier tout haut, et les derniers mots qu'on lui entendit prononcer furent les noms de Jésus et de Marie. Les deux bras repliés sur son cœur semblaient chercher encore l'image du Sauveur; ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore, mais son âme avait fui dans ce divin baiser.

C'est avec ce baiser d'amour que la noble martyre de la plus grande cause après celle de Dieu rendit le dernier soupir. Un Anglais assure avoir vu au moment de sa mort une colombe s'envoler de ses flammes. Le bourreau écarta alors les cendres du bûcher et y trouva intact le cœur de Jeanne.

Craignant que la vénération publique ne vînt enlever cette pieuse relique, "le Cardinal de Winchester fit balayer la cendre du bûcher de Rouen à la Seine pour qu'il ne restât rien sur la terre de France de l'esprit et du bras de cette fille des champs qui la disputait à la

servitude—il se trompait, Jeanne d'Arc était morte mais la France était sauvée !"

Le supplice de Jeanne fut expié car le courroux céleste atteignit un grand nombre des plus coupables, et pendant longtemps une malédiction secrète, mais générale, plana sur les meurtriers et sur les juges. Dans les rues de Rouen, lorsque quelqu'un de ceux qui avaient pris part au procès venait à passer, on se le montrait et on se détournait de lui avec horreur.

Vingt-quatre années s'étaient écoulées depuis cette grande iniquité, vingt-quatre années d'oubli et d'ingratitude. Le vent qui avait dispersé les cendres du bûcher de Rouen semblait avoir éteint du même coup les délirants enthousiasmes que Jeanne d'Arc avait suscités, et tout portait à croire que la France, cette patrie des justices, allait demeurer éternellement ingrate.

Un jour cependant le peuple, gardien des grands souvenirs, secoua enfin ses longs oublis, et s'écria avec la mère de Jeanne, " Justice, Justice."

La vieille paysanne venait, courbée sous le poids de l'âge et du malheur, demander pour la mémoire de sa fille justice et réparation, et le peuple, à la vue de cette mère en deuil, dans un élan de tardive reconnaissance s'écria, " Justice, Justice."

Justice fut rendue : la sentence inique qui avait frappé la vie de Jeanne sans atteindre sa gloire fut rapportée, et les siècles ont applaudi à ce verdict vengeur. Un immense cri de joie parti de tous les cœurs salua cet acte réparateur.

L'auréole de la sainteté et de l'héroïsme était rendu à la Pucelle d'Orléans. Depuis plus de quatre siècles sa mémoire n'a cessé de grandir et tous les arts ont contribué d'âge en âge à sa glorification. En effet, quel sujet plus digne d'eux leur fut jamais offert que la destinée

miraculeuse de la Bergère de Domrémy ? Aussi la poésie, l'histoire, les arts du dessin, la musique se sont-ils disputé l'honneur de la chanter, de la peindre et de la raconter.

L'Histoire nationale de la France, si féconde en grands souvenirs, n'en présente pas de plus sublime et de plus vivant que celui de cette noble figure de Jeanne d'Arc ; aussi n'en est-il pas qui ait fourni matière à plus de recherches pieuses et de savantes études. Environ deux mille écrivains, chroniqueurs ou historiens ont raconté la vie et les exploits de la libératrice de la France.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'énumération complète de tout ce qui a été écrit sur Jeanne d'Arc, car on en remplirait une bibliothèque. Nous citerons seulement les principaux ouvrages, ceux qui ont le plus captivé l'opinion publique.

Après les travaux de Perceval de Cagny, son premier historien, de Jean de Hordal, descendant d'un des frères de Jeanne, suivis de ceux de Chaussard, de Mézeray, de Lebrun des Charmettes, etc., Monsieur Jules Quicherat a composé le plus beau monument d'érudition élevé à la mémoire de Jeanne d'Arc. C'est le " Procès de condamnation et de réhabilitation," 1841–1849. Le premier volume contient le texte du procès de condamnation et les deux suivants le procès de réhabilitation. Le quatrième volume renferme les extraits de toutes les chroniques contemporaines qui ont parlé de Jeanne, et le cinquième, un choix des meilleures pages de toutes les poésies latines et françaises composées en l'honneur de la Pucelle, au XVIe siècle.

La publication des procès de condamnation et de réhabilitation devait nécessairement donner une plus vigoureuse impulsion aux études sur Jeanne d'Arc et leur assurer les bases solides qui leur faisaient défaut jusqu'alors. Aussi voyons-nous dès 1847 paraître l'his-

toire de Barthélemy de Beauregard qui, entre autres mérites, eut celui de citer toutes les œuvres qui avaient été publiées sur Jeanne d'Arc ou inspirées par cette héroïne, puis en 1854, celle de Abel Desjardins qui nous a donné de la Pucelle une excellente et très vivante miniature, et bientôt parurent les histoires de Michelet, Barante et Henri Martin qui furent toutes couvertes de lauriers académiques.

Tout le monde connaît la " Jeanne d'Arc " de M. Wallon, qui lui valut le grand prix Gobert, ainsi que celle de M. Marius Sepet, où l'auteur a trouvé, pour raconter la vie de Jeanne, " le vrai ton, la note dominante " selon l'expression de M. Gautier dont une préface orne son livre. N'oublions pas non plus " la Mission de Jeanne d'Arc, " par Frédéric Godefroy, où, sans multiplier ses pages, l'auteur approfondit ses matières et sait par là être aussi neuf que solide.

Comme si l'histoire de Jeanne d'Arc ne présentait pas assez d'intérêt dans sa vérité, il s'est trouvé quelques auteurs qui ont voulu la parer des couleurs les plus vives de l'imagination. Parmi ceux-là nous nommerons, Anna Marie, Alexandre Dumas, Lamartine et Marie Edmée Pau dont la charmante " Histoire de notre petite sœur Jeanne, " dédiée aux enfants de la Lorraine, esquisse ingénieusement la biographie non de la guerrière mais de la bergère.

C'est une femme, la pieuse et savante Christine de Pisan, qui chanta la première la gloire de la Pucelle dans le domaine de la poésie. Ecrit en stances régulières, le Poème de la " Pucelle " parut du vivant même de Jeanne d'Arc, peu de jours après le sacre de Reims. Christine de Pisan était alors âgée de soixante-sept ans et mourut quelques années après. Ce sont les derniers accents de sa lyre. Nous avons encore deux autres

poèmes, composés également du vivant ou peu de temps après la mort de Jeanne d'Arc: l'un par un auteur inconnu qui célébra ses hauts faits en vers latins, l'autre par Martin Le Franc.

A ces premières et touchantes poésies succédèrent un grand nombre de poèmes chargés d'ornements mythologiques, parmi lesquels nous voyons celui de Chapelain " la Pucelle ou la France délivrée, " — fameux poème de douze fois douze cents vers qui couta à l'auteur trente années de labeurs assidus.

Alexandre Soumet est un des poètes de notre siècle qui ait reproduit les traits de la Pucelle avec le plus de talent. Sa " Jeanne d'Arc " est un spécimen complet de toutes les qualités de son génie. Le poète ne s'est montré nulle part plus neuf et plus varié.

Casimir Delavigne dans ses Messéniennes trempées de larmes et toutes palpitantes de patriotisme, a chanté "La Vie et la Mort de Jeanne d'Arc." Ces vers ne manquent pas d'un certain éclat et le rythme en est facile et élégant. Citons-en les dernières lignes où du haut de son bûcher,

"Jeanne encore memaçante
Montre aux Anglais son bras à demi-consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore : " O France! ô mon roi bien aimé! "

Depuis Casimir Delavigne, nous ne pouvons guère citer que Auguste Barbier, Théodore de Banville et le comte de Puymaigre. Léon Sèche a su trouver aussi de magnifiques accents dans la pièce intitulée " La Canonisation de Jeanne d'Arc." Il est impossible de mieux peindre la vie de Jeanne que dans cette seule strophe:

" Etre femme et chasser l'Anglais de la frontière,
Aimer, jusqu'à mourir, sa patrie et son roi,
C'était en ce temps-là le fait d'une sorcière!
Ó Jeanne! ta magie est sainte comme toi!.."

De même que Christine de Pisan avait chanté la gloire de la Pucelle avant sa mort, le théâtre s'était, dès son vivant, emparé de ses exploits et des principaux traits de sa vie. Il paraît qu'on la fit, vers 1430, figurer dans une pièce malheureusement perdue ayant pour donnée la guerre des Hussites. Depuis cette époque une quantité innombrable de drames, de tragédies et d'opéras ont mis tant bien que mal Jeanne d'Arc sur la scène. Le talent simple et facile de Jules Barbier, sa versification colorée se sont affirmés brillamment dans "Jeanne d'Arc." Ce drame en cinq actes, dont Charles Gounod fut l'interprète, est l'œuvre théâtrale la plus complète et la plus élevée qui ait paru jusqu'à présent.

La renommée de Jeanne d'Arc s'est étendue hors de la France et dans l'Europe entière. Toutes les nations ont offert leur tribut aux manes de notre héroïne :

L'Allemagne a rendu à la jeune libératrice un touchant hommage dans le livre de George Gœrres, et la "Jeanne d'Arc" de Schiller, bien que nommée par la plupart des littérateurs, "ce moment de sommeil que Horace reprochait au vieil Homère," est selon Mme de Staël, "une pièce de vers pleine de charmes." Weber, le grand compositeur allemand, l'orna de musique.

Le caractère chevaleresque des Espagnols leur fit concevoir dès les premiers jours la plus vive sympathie et la plus grande admiration pour la Pucelle d'Orléans : le jésuite Mariana, Lope de Vega, Zamora et Antoine de la Tour ont tous écrit en l'honneur de Jeanne.

L'Italie nous a donné plus d'opéras que de poèmes. Ces œuvres musicales n'eurent aucun retentissement. Les moins oubliées sont "Giovanna d'Arco" du compositeur napolitain d'Adreozzi, représentée à Venise en 1773, et l'opéra que composa Verdi sur les paroles de Soléra.

Un des premiers littérateurs anglais de ce siècle,

Robert Southey, publia en 1795, un poème épique de Jeanne d'Arc. Peu d'hommages plus éclatants ont été rendus par l'étranger à l'héroïne française.

L'Eglise aussi a voulu, dès le début, unir sa voix à ce concert d'éloges décernés à Jeanne d'Arc, car la religion et la patrie se donnent la main devant l'étendard de la Pucelle. Tous les ans depuis le 8 mai 1455, un prédicateur célèbre vient, au nom de la ville d'Orléans, remercier Dieu d'avoir donné Jeanne à la France. Les premiers discours dont on trouve trace sont ceux qui ont été prononcés en 1460 par Jean Martin, docteur en théologie, et en 1501 par Antoine Dufour.

La fête de Jeanne d'Arc, dont le panégyrique compose une partie essentielle, est donc aussi la fête de l'éloquence. Elle commence le 7 mai au soir et est, tout à la fois religieuse et patriotique.

C'est toujours avec bonheur que les habitants de la ville d'Orléans voient revenir les jours solennels des 7 et 8 mai. Le souvenir de leur Jeanne est vivant au XIXe comme au XVe siècle. Le concours dans la cathédrale, l'affluence dans les rues où passe la procession d'action de grâces, la beauté de la cérémonie, le témoignent hautement.

Dans toutes les parties de la France, des monuments publics, des societés savantes, des musées, des collections particulières montrent, conservent avec orgueil et soin filial la mémoire de la Pucelle d'Orléans; mais parmi tous ces vivants souvenirs, celui qui touche le plus le cœur d'un Français, c'est cette humble chaumière du village de Domrémy qui abrita le frais berceau de la jeune et vaillante héroïne. La reconnaissance nationale s'est plu à l'orner d'œuvres d'art de tous genres représentant " ses faits et gestes " selon l'expression de Michel Montaigne, et les régiments français ne passent

jamais là sans rendre les honneurs militaires à la modeste chaumière de Jeanne d'Arc.

La postérité s'est donc chargée, à force de vénération et d'enthousiasme, de réparer envers Jeanne d'Arc la noire ingratitude de son roi. La Pucelle a reçu de tous les âges, de toutes les parties du monde, des témoignages innombrables d'admiration et de reconnaissance, et il ne reste plus à notre siècle qu'à rendre à la Vierge de France le seul hommage qui lui manque en proclamant sa sainteté. Puisse ce vœu, émis par tant d'historiens et de panégyristes, s'accomplir bientôt, et puissions-nous voir la France chrétienne et libre s'écrier au pied des autels: "Sainte Jeanne de France, priez pour nous!"

